

dévotion des fidèles par le récit indiscret et importun de leurs besoins ou de leurs souffrances.

On se contentait de se plaindre de ces désordres qu'on croyait non-seulement difficile, mais encore impossible de corriger. Il fallait de la sagesse pour disposer les moyens, de la fermeté pour surmonter les obstacles, de grands biens pour fournir les fondemens d'une piété encore plus grande pour établir un ordre et une discipline salutaires parmi des hommes pour la plupart dérégés. Où se trouvaient ces qualités qu'en la seule duchesse d'Aiguillon. Elle fut l'âme de cette entreprise; elle encouragea les uns, elle sollicita les autres, elle donna l'exemple à tous. Elle joignit le zèle des particuliers avec l'autorité des magistrats, et n'oublia rien de ce qu'elle crut nécessaire pour achever ce qu'elle avait heureusement commencé.

Durez sur le fondement solide des aumônes chrétiennes, vastes bâtimens de cette sainte maison, Dieu, créateur des pauvres et des riches, est honoré par la patience des uns et par la charité des autres; durez, s'il se peut, jusqu'à la fin des siècles, et soyez d'éternels monumens des soins et des libéralités de votre première bienfaitrice.

Pendant qu'elle ouvrait une main pour distribuer ses biens dans cette grande ville, elle étendait l'autre pour assister des provinces affligées. Rappelez un moment en votre mémoire la triste idée des guerres, soit civiles, soit étrangères, où le soldat recueille ce que le laboureur avait semé, et consume en peu de temps non-seulement les fruits d'une année, mais encore l'espérance de plusieurs autres; où des familles effrayées fuient devant la face et l'épée de l'ennemi, et, croyant éviter la mort, tombent dans la faim et le désespoir, plus redoutables que la mort même. Souvenez-vous de ces années stériles où, selon le langage du Prophète, le ciel fut d'airain et

terre de fer. Les mères mouraient sans secours sous les yeux de leurs enfans, les enfans entre les bras de leurs mères, faute de pain; et les peuples, dans les campagnes et dans les villes, ne vivaient plus qu'à la merci de quelques riches, souvent intéressés, qui songeaient plus à profiter des maux d'autrui qu'à les soulager.

Pardonnez, Messieurs, si je remets devant vos yeux tant de pitoyables objets. Je suis réduit, en louant une personne si charitable, d'en représenter tant de malheureuses; et, pour vous raconter les différentes actions de miséricorde qu'elle a faites, il faudrait vous décrire ici toutes les misères humaines. Que fit-elle donc dans ces rencontres pressantes? ce que commande Jésus-Christ, ce qu'il conseille dans son Evangile. Elle donna ce qu'elle avait de superflu, elle vendit ce qu'elle possédait de précieux, elle se retrancha ce que d'autres auraient pris pour nécessaire. Vains prétextes de condition et de bienséance, timides conseils de la sagesse de la chair, vous n'eûtes point ici de part. A l'exemple de ces généreux chrétiens que loue saint Paul, elle assista les pauvres selon ses forces, au delà même de ses forces. Elle devint avare pour elle même, afin d'être prodigue pour Jésus-Christ, et s'attira les bénédictions que le Sage promet à ceux qui aiment à faire du bien, et qui distribuent aux pauvres leur propre pain.

Ce fut alors que sa charité, comme un fleuve sorti d'une source vive et abondante, et grossi de quelques ruisseaux étrangers, rompit ses bords, et s'épandit sur tant de terres arides. Parlons sans figure, Messieurs; ce fut alors qu'unissant à ses aumônes celles qu'elle avait sollicitées et recueillies, elle fit couler dans ces provinces désolées un secours de trois ou quatre cent mille livres. Elle avait appris dans l'Écriture que ceux qui ont beaucoup sont obligés de donner beaucoup, et que la mesure de leurs aumô-



nes doit être celle de leurs richesses. Elle trouva honteux que l'avarice n'eût point de bornes, que le luxe se répandît en superfluités infinies, et qu'il n'eût que la charité qui fût ménagère et resserrée. Elle savait enfin que les biens des riches sont un dépôt sacré, qui doit être dispensé avec une fidélité digne de Dieu, selon l'expression de l'Apôtre, c'est-à-dire avec une libéralité digne de sa grandeur et de sa magnificence divine.

Que diront, après cet exemple, ceux à qui tout est étranger et indifférent hors d'eux-mêmes, et qui, comme enivrés de leur fortune, abandonnent les autres à tous les accidens de la leur? Que diront ceux qui s'épuisent en folles dépenses, et se croient dans l'impuissance d'être charitables, parce qu'ils se sont imposé la nécessité d'être ambitieux et d'être superbes? Que diront ceux qui voient des chrétiens languissans et demi-morts, sans les secourir, et qui deviennent les meurtriers de ceux dont ils devraient être les pères. Qu'ils confessent leur dureté, et qu'ils louent au moins la générosité de cette femme chrétienne, s'ils n'ont pas le courage de l'imiter.

Parcourrai-je les sommes incroyables qu'elle a distribuées en divers temps, les fondations qu'elle a faites en divers lieux? Je laisserais votre imagination et ma mémoire, si j'entreprenais d'exprimer tous les travaux et toutes les formes de cette ingénieuse et infatigable charité. Je me contente de vous dire que le zèle de la foi y eut toujours la meilleure part, et que la conversion des cœurs fut le motif et le fruit ordinaire de ses aumônes. Fonde-t-elle des hôpitaux, elle y joint des missions, afin que les pauvres soient nourris et évangélisés tout ensemble. Assiste-t-elle dans un de nos ports ces misérables forçats, qui dans leurs prisons flottantes, gémissent sous le travail de la rame, et sous l'inhumanité d'un comité, elle veut qu'on les instruisse, et qu'on leur apprenne

à faire d'un supplice forcé, un expiation volontaire de leurs crimes. Envoie-t-elle jusqu'en Afrique des prêtres, comme des anges consolateurs, aux chrétiens qui y sont esclaves? c'est pour les affermir dans la foi, pour leur inspirer le désir de la liberté des enfans de Dieu, et leur faire trouver la pesanteur de leurs péchés plus rude que celle de leurs chaînes. Ainsi, il se fait par ses soins, en plusieurs endroits, une double distribution, et de la nourriture pour le corps, et du pain de la parole de Dieu pour l'âme.

Que ne puis-je vous découvrir ces nobles mouvemens de son cœur qui la portaient à tout entreprendre pour étendre le royaume de Jésus-Christ! Combien de fois, déplorant l'aveuglement de tant de peuples qui vivent dans les ténèbres, à l'ombre de la mort, s'écria-t-elle dans la ferveur de son oraison : « Seigneur, que votre nom soit sanctifié parmi ces nations infidèles! » Combien de fois porta-t-elle son imagination et ses desirs au delà de tant de mers que la faiblesse ni la bienséance du sexe ne lui permettoient pas de passer! Combien de fois, jetant les yeux sur les vastes campagnes des Indiens et des sauvages, et croyant y voir une moisson jaunissante qui n'attendait que la main des ouvriers, pria-t-elle le Père de famille d'y en envoyer!

Elle n'épargna rien pour préparer les voies à ces hommes apostoliques qui vont acquérir de nouveaux héritages à Jésus-Christ. Elle forme le dessein d'un commerce tout spirituel. On équipe par ses conseils, et presque à ses dépens, un vaisseau qui doit porter dans la Chine les richesses de l'Evangile. Le ciel, la mer, les vents, favorisent d'abord cette entreprise : mais Dieu, dont les jugemens sont impénétrables, rompt le cours de cette heureuse navigation; et les flots irrités font tout d'un coup échouer, avec le vaisseau, les espérances qu'on avait conçues du salut de tant d'âmes égarées.



Quels furent alors les sentimens de notre duchesse ? Elle oublia ses intérêts, et ne pensa qu'à ceux de Dieu. Elle fut touchée de ce malheur ; mais elle n'en fut pas abattue. « Je reconnais, Seigneur, dit-elle, ce que vous avez dit dans votre Evangile, qu'après avoir travaillé selon nos forces, nous sommes encore des serviteurs inutiles. Vous savez mieux que nous en quoi consiste votre gloire : toute la nôtre est d'être soumis à vos volontés. C'était votre œuvre, vous l'accomplirez quand le temps et les momens que vous avez marqués pour cela seront arrivés. Nous avons essayé d'envoyer par mer des ouvriers à votre vigne ; vous nous avez fermé ce chemin, vous pouvez nous en ouvrir d'autres, et lors même que nous adorons la sévérité de vos jugemens, nous espérons en votre miséricorde. »

En effet, elle espéra, comme Abraham, contre toute espérance. Les eaux de la mer n'éteignirent pas l'ardeur de sa charité ; elle redoubla son zèle, et Dieu, après avoir éprouvé sa foi, récompensa sa soumission par des succès qui surpassèrent son attente.

Je me sens comme transporté au milieu de ces églises naissantes de l'Orient. J'y vois lever la lumière de la vérité. Ici les premiers rayons de la foi commencent à dissiper l'obscurité de l'erreur, et forment des catéchumènes. Là, coulent sur des têtes humiliées les eaux salutaires du baptême. Ici, des ames tendres sont nourries de lait jusqu'à ce qu'elles soient capables d'enseignemens plus solides.

Là, se forme le courage d'un martyr par des épreuves réitérées de patience. En cet endroit on plante une croix : en l'autre on dresse un autel. Il me semble que je vois des prêtres, des évêques, ou, pour mieux dire, des apôtres, courir partout selon les besoins : et notre charitable duchesse, de son palais, comme du centre de la charité, envoyer les

secours et les rafraîchissemens nécessaires pour entretenir et pour avancer ce grand ouvrage.

N'ai-je donc pas sujet de croire que Dieu lui a fait la miséricorde qu'elle fit aux autres ? que les pauvres après sa mort l'ont reçue dans les tabernacles éternels, et qu'elle jouit de Dieu pour jamais ? Que s'il restait encore en cette ame quelque tache qui eût besoin d'être purifiée ; car, Messieurs, je ne viens pas ici justifier la créature devant son créateur, je trahirais l'humilité de l'une, j'offenserais la vérité de l'autre : je sais que tout homme est pécheur ; qu'il y a une mesure de justice au delà de laquelle la condition mortelle ne va point ; que les gens de bien même tombent dans des infidélités inévitables, et ne sont parfaits qu'imparfaitement : s'il restait dis-je, encore quelque tache, puisse-t-elle être expiée par le sang de Jésus-Christ ! Que ces nouveaux fidèles des mondes barbares, au premier bruit de la mort de leur bienfaitrice, présentent au souverain Juge tant d'aumônes qu'elle leur a faites ; qu'ils lui adressent pour elle ces prières qui ont encore toute leur ferveur, et que le temps et le relâchement n'ont pas encore refroidies ; qu'on loue sa charité dans les assemblées, que chaque martyr qui y verse son sang en offre une portion pour elle, et qu'on célèbre autant de fois le saint sacrifice, qu'on a bâti de chapelles et dressé d'autels à ses dépens. Vous êtes sans doute persuadés, Messieurs, du bon usage qu'elle a fait de la grandeur et des richesses. Que me reste-t-il qu'à vous montrer en peu de mots comment elle a usé de sa vie pour arriver à une bienheureuse mort ?

Un des plus importans et des plus utiles conseils que Dieu donne dans l'Ecriture ; et vous savez, Messieurs, qu'il n'appartient proprement qu'à Dieu de conseiller (1), parce que tout ce qu'il pense est sa-

(1) Meum est consilium. *Prov.* 8.



gesse, tout ce qu'il dit est vérité. un donc des plus utiles conseils que Dieu donne aux hommes, c'est de penser souvent à leur dernière heure, et de régler toute leur vie sur le moment qui doit la finir, afin de se détacher par religion de ce qu'ils doivent quitter par nécessité, et de pouvoir durant le peu de temps qu'ils sont en ce monde, à ce qu'ils doivent être éternellement. Ce fut cette pensée qui remplit l'esprit de notre duchesse, et la porta à reconnaître son néant, à s'humilier dans la vue de ses péchés, à s'attacher à Dieu seul, à craindre ses jugemens, à s'abandonner à sa providence, à espérer en ses miséricordes. Voilà la disposition générale de son cœur, voilà la source féconde de tant d'œuvres de justice et de charité qu'elle a pratiquées : en un mot, voilà des préparations à bien mourir.

Elle se retira de la cour dès qu'elle eut la liberté d'en sortir : sa pénitence ne fut ni tardive ni forcée ; elle vint de la ferveur de la charité, et non pas de la faiblesse de l'âge. Au milieu de ses beaux jours, et loin du tombeau, elle commença ce sacrifice d'elle-même, qu'elle ne vient que d'achever, et mourut longuement à ses passions, avant que de perdre la vie du corps. O vous, qui ne regardez le Ciel qu'après que le monde a cessé de vous regarder, et qui ne donnez au soin de votre salut que ces vieux jours qui, malgré vous, ne sont plus propres à la vanité ; femmes mondaines, qui, dans une retraite de bienséance, couvrant les restes de vos passions d'un voile de dévotion extérieure, ne mettez entre vos péchés et votre mort que l'intervalle de quelques soupirs arrachés par la crainte du jugement prochain, et ne cherchez Dieu que lorsqu'il est prêt à vous donner le coup de la mort (1), selon l'expression de l'Écriture ; tremblez devant lui, priez-le qu'il ren-

(1) Quum occideret eos, querebant eum. Ps. 77.

forcez autant votre foi et votre charité, que vous avez négligé votre pénitence.

Nous n'avons pas ces sujets de crainte, Messieurs ; je parle d'une ame pénitente, qui a vu de loin le jour du Seigneur, et qui s'y est préparée par la solitude et par la prière. Je vois ces autels où fuma si souvent l'encens de ses oraisons, où furent consacrées tant de dépouilles qu'elle remporta sur le monde, où se ralluma sa ferveur toutes les fois que le commerce du siècle l'avait tant soit peu ralentie. Je vois au travers de ces grilles ce cœur où elle a tant de fois chanté les cantiques de Sion, ces oratoires où elle a pleuré ses péchés, et passé tant de jours et de nuits dans la contemplation des choses célestes, ce cloître où elle a répandu l'odeur de tant de vertus, qui y sont encore comme vivantes ; et, pour recueillir tout ensemble, ce monastère qu'elle a soutenu par ses libéralités, qu'elle a fréquenté par ses retraites, qu'elle a édifié par ses exemples.

Epouses de Jésus-Christ, qui m'entendez, interrompez ici mon discours, si vous y découvrez des louanges excessives, et laissez-vous emporter au zèle de la vérité. Vous connoissiez sans doute le cœur de votre seconde fondatrice, j'ai presque dit de votre sœur ; car elle fut pour vous l'une et l'autre ; et la grâce joignit en elle la grandeur d'une duchesse et l'humilité d'une religieuse. Vous connoissiez la pureté de ses intentions, l'ardeur de son zèle, la grandeur de son courage, l'étendue de sa charité ; et vous en gardez dans le fond de l'ame un portrait que tous les traits de l'éloquence ne pourront jamais égaler.

En effet, Messieurs, qui pourrait dire avec quel dégoût elle posséda tous les biens que le monde estime ; avec quelle soumission elle ploya sa volonté dès que celle de Dieu lui fut connue ; avec quelle fidélité elle ménagea les occasions de travailler à son salut et à celui des autres : avec quelle constance elle



supporta les pertes, les afflictions et les disgrâces, compagnes inséparables des grandes fortunes? Je m'arrête à ces dernières paroles; et pourquoi perdrais-je ici l'occasion de vous montrer le néant des grandeurs humaines?

Considérez la condition d'un homme qui a la meilleure part à la faveur et à la conduite des affaires: quelque sage et quelque absolu qu'il puisse être, que d'agitations! que de traverses! ceux qui l'admirent voudraient être en sa place, ceux qui le craignent voudraient l'en tirer. Ses vertus font des envieux: ses bienfaits mêmes font des ingrats. Si l'on ne peut ruiner son pouvoir, on attaque au moins sa réputation. Ceux qu'il punit se plaignent qu'il les persécute: ceux qui ne sont que malheureux croient être opprimés. On lui impute les mauvais succès; et, de tous les malheurs publics, on cherche à lui faire des crimes particuliers. De là viennent les murmures, les plaintes, les calomnies, les conspirations, et les cabales. Ainsi Dieu tempère les prospérités des hommes puissans par des peines presque inévitables, et les abandonne aux traits envenimés de l'envie, de peur qu'ils ne s'abandonnent eux-mêmes à l'ambition et à l'orgueil.

Leurs amis et leurs proches se trouvent enveloppés dans les mêmes peines, et ce fut en ces rencontres que notre femme forte se servit de tout son courage. Elle pardonna, lors même qu'il lui était facile de se venger: elle lassa l'injustice par sa patience: elle soutint avec humilité et avec douceur les plus rudes tribulations de la vie; et, toujours égale, toujours magnanime, elle entretint la paix dans son cœur avec ceux qui lui déclarèrent la guerre. Son ame s'exerçait par ses vertus pour arriver à la perfection où Dieu l'appelait; et ce bon usage des biens et des maux, qui la détachait insensiblement de la vie, la conduisait au repos d'une heureuse mort.

D'une heureuse mort! me voici donc au triste endroit de ce discours, qui va renouveler votre douleur. Quoi donc, tant de trésors n'étaient renfermés que dans un vase d'argile, et tout ce que j'ai dit qu'elle fut, n'aboutira qu'à dire qu'elle n'est plus! Oui, Messieurs; mais ne laissons pas, en la perdant, d'adorer la main qui nous l'enlève, et recueillons les restes précieux d'une vie qui ne fut jamais plus édifiante que lorsque Dieu voulut qu'elle finit. Telle est l'heureuse condition des justes. Ils sentent, aux approches de la mort, un redoublement d'ardeur et de force. L'ame se resserre en elle-même, et croit voir, à chaque moment, les portes de l'éternité s'entrouvrir pour elle. Les nuages que forment les passions se dissipent, et les voiles qui couvrent la vérité se lèvent insensiblement. Les désirs s'enflamment à mesure qu'ils avancent vers la jouissance du souverain bien, et la charité se consume par ces derniers mouvemens de la grâce, qui va se perdre dans les abîmes de la gloire.

Ce furent-là, Messieurs, les dispositions intérieures de cette femme héroïque, ou plutôt, ce furent les derniers efforts que la grâce de Jésus-Christ fit en elle. Dieu, qui dispense les biens et les maux selon les forces ou les faiblesses des hommes, éprouva par de longues infirmités sa résignation et sa patience; mais quelque pesante que fût sa croix, elle la porta, et n'en fut pas accablée. On la vit souffrir; mais on ne l'ouït pas se plaindre. Elle fit des vœux pour son salut, et n'en fit point pour sa santé. Prête à vivre pour achever sa pénitence, prête à mourir pour consommer son sacrifice; soupirant après le repos de sa patrie; supportant patiemment les peines de son exil: entre la douleur et la joie, entre la possession et l'espérance, se réservant tout entière à son Créateur, elle attendit tout ce qui pouvait arriver, et ne souhaita que ce que Dieu voudrait faire d'elle.



Mais lorsqu'elle sentit la mort dans son sein, quelle fut sa ferveur et son zèle ? Autant de mots, autant de sentimens de piété. Autant de soupirs, autant de transports de pénitence ; elle se jette aux pieds de son juge, et s'accuse comme coupable : elle se prosterne devant son Sauveur, et lui demande grâce. Vous le savez, fidèles témoins de ses derniers sentimens. Ce fut alors que les images de toutes ses actions passées revinrent dans son esprit, pour y être examinées dans l'amertume de son cœur, selon les règles les plus sévères de la vérité et de la justice. Ce fut alors qu'elle épancha son ame devant Dieu, avant qu'elle parût devant son redoutable tribunal. Ce fut alors que, dégagée de toute affection mondaine, elle employa un reste de force qui la soutenait, pour tourner sur Jésus-Christ crucifié ces yeux qu'elle avait déjà fermés pour le monde. Ce fut alors que, dans les exercices de la plus vive foi, de la plus ferme espérance, de la plus ardente charité, de la plus humble pénitence, entre des paroles touchantes et un silence éternel, elle remit son ame entre les mains de celui qui l'avoit créée. Moment fatal pour tant de pauvres, dont elle était la mère et la protectrice ! moment heureux pour elle, qui entra en possession de l'éternité ! moment triste, mais utile pour nous, si nous apprenons à vivre et à mourir comme elle !

Hélas ! nous vivons sans réflexions. A nous voir pousser nos desirs si loin, et faire ces longs projets de fortune que nous faisons, qui ne dirait que nous croyons être immortels ? Cependant ce petit nombre de jours malheureux qui composent la durée de notre vie, s'écoulent insensiblement. Chaque instant nous retranche une partie de nous-mêmes. Nous arrivons au terme qui nous est marqué ; le charme se rompt, et tout ce qui nous enchante s'évanouit avec nous. La vérité pourrait nous faire connaître la fra-

gilité des biens du monde, par la fragilité de notre vie qui les termine ; mais l'amour-propre nous fait voir cette vie sans bornes, de peur d'en donner aux choses que nous aimons. Ainsi notre imagination et notre vanité vont plus loin que nous. Nous n'avons jamais qu'un moment à vivre, et nous avons toujours des espérances pour plusieurs années. Revenons, revenons aux paroles de mon texte, pensons que la figure de ce monde passe. Ne pleurons plus la perte de celle qui en a fait un si bon usage ; imitons seulement ses exemples, afin que nous puissions, comme elle, vivre et mourir en Jésus-Christ, qui vit et règne au siècle des siècles.